

**LA MOUNTAGNO BÉRDO**

---

Un cop un hōmi et io hémno âount un maynatjié, lou Jean. S'én angount biatjiéja, déchent lou Jean gouarda la boutigo d'espécertos qu'èro à Bourdêou. Lou Jean jouguèt, mâou mersèt, s'at acabèt tout. Coumo èro aqui én pènsâdòs, inquiet, un éstranjiè l'y digout : « Qu'és dounc aco qu'ézt' apéno ? » — « Y a, sé « digout, qué mas gèns m'aouént déchat à goubèrna « lou tinèou et la boutigo, et m'at èy tout çhiapat. » — « Aoujés pas chagrin, l'y digout l'éstranjiè : té bail- « lèrèy las aouanços dé ço qu'as minjiat, à coundi- tioun qué déns un an bèngués t'at gagna dam jou à « la mountâgno bérdo. » Alâou lou Jean réglèt sous affas, et sas gèns sabount pas arré.

Aou cap d'un an s'én angout à la mountâgno bérdo. Louy, louy, troubèt ûo ancièno : « M'énségnéréts pas « la mountâgno bérdo, sé l'y digout ? » — « N'èy pas « jamais aougit à parla, digout éro. » Aousérots dé passatjié qu'aoué la counéchèouont pas tapâou. L'an- cièno l'énbièt à io sò mè biéillo qu'aoué un çhic mè louy.

« Èy pas jamais énténut à parla dé la mountâgno « bérdo, l'y digout l'aouto sò ; èy très aousérots qu'ant « biatjiéjat et pouyrént n'aoujé counéchénço.

Lous aousérots la counéchèouont pas. Mais un aiglo qué counéchèouo toutos las mountâgnos s'oufriscout à mia lou gouyat à la mountâgno bérdo.

XLVIII

LA MONTAGNE VERTE

---

Une fois un homme et une femme eurent un enfant, Jean. Ils s'en allèrent voyager, laissèrent Jean garder la boutique d'épicerie qui était à Bordeaux. Jean joua, dépensa follement, mangea tout. Comme il était là en pensée, inquiet, un étranger lui dit : « Qu'est-ce donc qui vous fait de la peine ? » — « Il y a, dit-il, que mes parents m'avaient laissé la direction de la maison et du magasin, et j'ai tout dévoré. » — « N'aie pas de chagrin, lui dit l'étranger ; je te donnerai les avances de ce que tu as mangé, à condition que dans un an tu viennes te le gagner avec moi à la montagne verte. » Ainsi Jean régla ses affaires, et ses parents ne surent rien.

Au bout de l'an il s'en alla à la montagne verte. Loin, loin, il trouva une vieille : « Ne m'enseigneriez-vous pas la montagne verte, lui dit-il ? » — « Je n'en ai jamais entendu parler, dit-elle. » Des oiseaux de passage qu'elle avait ne la connaissaient pas non plus. La vieille l'envoya à une sœur plus âgée qu'elle avait un peu plus loin.

« Je n'ai jamais entendu parler de la montagne verte, lui dit l'autre sœur ; j'ai trois petits oiseaux qui ont voyagé et ils pourraient la connaître. » Les petits oiseaux ne la connaissaient pas. Mais un aigle qui connaissait toutes les montagnes s'offrit à conduire le jeune homme à la montagne verte.

Angount louy et troubènt io ayguo oun sé baignèouont d'ùos jouénèssos qué s'ouènt déchat la péillo àou bord dé l'ayguo ; y ouè ùo péillo roso et ùo blanco : « Prénd la péillo blanco, et béyras, digout « l'aiglo àou gouyat. » Un petit témps aprèts, coumo èront arréstats, la gouyâto bégout demanda sa péillo. Lou Jean én l'y tournant l'y demandèt d'ou mia à la mountâgno bérdo ; « Jou qu'én souy, digout éro ; « etz'é plagni d'ana praqui oun és la damouranço dou « diablé, lou mén pay ; mais coumo èts brabé én dé « jou, étz'é birérèy la malûro. »

S'én angount à la mountâgno bérdo. « Jean, l'y « digout éro én camin, à bréspéja, quand tz'é touqué- « rèy lou pê, minjiérats pas dé ço qu'éztz'é sérkira lou « pay. » Atâou lou Jean s'empousouèt pas.

La gouyâto l'y digout lou sé : « Aquésto nèyt tén- « guèts-bous déns la chaminèo dinc'à mièjo-nèyt ; lou « diablé hàra plaoué coutèts et sabrés sou bosté « lèy. »

La gouyâto l'y digout lou léndouman : « Aquésto « nèyt damourats àou laré dinc'à mièjo-nèyt ; lou pay « éscahoudéra lou lèy dam ayguo bourénto. »

Lou léndouman la gouyâto digout àou Jean : « Aquésto nèyt lou pay étz'é bôou trahi dam aoudous « et poudros ; damourats-bous àou laré dinc'à mièjo- « nèyt. »

Lou diablé counfus digout àou Jean : « Ba lèou àou « bos coupa lou tailladis ; câou d'ùos hôros, té bailli « tout lou jour. » En d'équét travail l'y baillèt dus amandénts dé boy.

Ils allèrent loin et trouvèrent une eau où se baignaient deux jeunes filles qui avaient laissé leur robe au bord de l'eau ; il y avait une robe rose et une robe blanche : « Prends la robe blanche, et tu « verras, dit l'aigle au jeune homme. » Peu après, comme ils étaient arrêtés, la jeune fille vint demander sa robe. Jean en la lui rendant lui demanda de le conduire à la montagne verte : « Je suis de là, dit-elle : « je vous plains d'aller par là où est la demeure du « diable, mon père ; mais comme vous êtes bon pour « moi, je vous détournerai l'épreuve. »

Ils allèrent à la montagne verte : « Jean, lui dit-elle « en route, à table, quand je vous toucherai le pied, « ne mangez pas de ce que vous servira le père. » Ainsi Jean ne s'empoisonna pas.

La jeune fille lui dit le soir : « Cette nuit tenez-vous « dans la cheminée jusqu'à minuit ; le diable fera « pleuvoir des couteaux et des sabres sur votre lit. »

La jeune fille lui dit le lendemain : « Cette nuit de- « meurez au foyer jusqu'à minuit ; le père échaudera « le lit avec de l'eau bouillante. »

Le lendemain la jeune fille dit à Jean : « Cette nuit le « père veut vous tromper avec des odeurs et des « poudres : gardez le foyer jusqu'à minuit. »

Le diable confus dit à Jean : « Va vite au bois couper « le taillis : il faut deux heures, je te donne tout le « jour. » Pour ce travail il lui donna deux outils de bois.

Aou prumê pous l'amandént sé coupèt. « Souy mort, « sé digout à la Blanco qué bégout l'y pourta las « soupos ; podi pas hèzé lou travail. » Ero s'én arri-  
gout, et aprèts bréspéja, dam io baguêto à la man  
digout : « Aou mandomént dé ma baguêto qué tout  
« aquét boy sié coupat, hagoutat, apilat! » Atâou  
qu'estèt.

Lou diablé à l'arribâdo éspièt lou gouyat dé traçhio :  
« Douman, sè l'y digout, anguéras cura lous pésqués ;  
« mé hâras coumpté dous péchs ; ous boutéras arruats  
« én dé qué pousqui né joui. »

En d'aquét oubratjié l'y dèt io pâlo dé papè et un  
paloun dé cartoun. « Jou qu'at hêy atâou, l'y digout  
« lou diablé ; podos at hèzé tu ! » Lou Jean sagèt  
mêmo pas ; attendout la Blanco.

La gouyâto à l'hôro d'ana pourta la soupo âout  
l'ayré aouéjâdo én dé qué sa may l'y at coumandéssé  
pér déspièy. Aous pésquès troubèt lou Jean ayassat.  
Bréspéjènt ; aprèts dinna hascout lou travail et s'én-  
tournènt.

Lou lëndouman matin lou diablé apèrèt lou Jean  
déouant souréil léouat et l'y digout : « Bas ana su la  
« mountâgno bérdo ; troubéras ûo poulo blanco dam  
« ûous d'or ; prénguéras la poulo et lous ûous, m'ous  
« pourtéras. Baqui ûo éscâlo dé béyré én dé mounta  
« su la mountâgno. »

Quand lou Jean boulout éscala, lou prumê éscaloun  
l'y pétèt pér débat lous pès ; attendout lou dinna.

En d'ésta mandâdo la Blanco paréchout sé tira dé  
déouant âou moumènt dé parti. « An bas, Blanco, l'y

Au premier coup l'outil se coupa : « Je suis mort, « dit-il à Blanche qui vint lui porter la soupe : je ne « puis pas faire le travail. » Elle en rit, et après le repas, avec une baguette à la main elle dit : « Au commandement de ma baguette que tout ce bois soit « coupé, mis en fagot, empilé ! » Ainsi fut-il.

Le diable à l'arrivée regarda le jeune homme de travers : « Demain, lui dit-il, tu iras nettoyer les « viviers ; tu prendras soin des poissons ; tu les mettras en rang pour que je puisse en jouir. »

Pour ce travail il lui donna une pelle en papier et une en carton : « Je le fais ainsi, lui dit le diable ; tu « peux le faire, toi aussi ! » Jean n'essaya même pas : il attendit Blanche.

La jeune fille au moment d'aller porter la soupe eut l'air ennuyée pour que sa mère le lui commandât par contradiction. Aux viviers elle trouva Jean étendu. Ils prirent le repas ; après dîner elle fit le travail et ils rentrèrent.

Le lendemain matin le diable appela Jean avant le soleil levé et lui dit : « Tu vas aller sur la montagne « verte : tu trouveras une poule blanche avec des œufs « d'or ; tu prendras la poule et les œufs ; tu me les « porteras. Voilà une échelle en verre pour monter « sur la montagne. »

Lorsque Jean voulut monter à l'échelle, le premier degré cassa sous ses pieds ; il attendit le dîner.

Pour être envoyée Blanche eut l'air de se dérober au moment de partir : « Où vas-tu, Blanche, lui cria sa

« cridèt sa may ? Couménço dé parti à la mountâgno  
« bérdo ! » — « Toutjious jou, digout la maynâdo ! »  
— « T'at hèsqués pas disé dus cops, l'y digout la may,  
« et ba lèou ! » La maynâdo adrèto partiscout dam  
l'aquoutitè.

Troubèt lou gouyat én pénos. « Un cop aquésto  
« quouénto birâdo, soum franquits dé tout, digout  
« âou Jean. Pér débat la coulino y a ûo cahoudèro ; la  
« bam pléha d'ayguo ; quand l'ayguo séra bourénto  
« m'y harâts bouri déguéns. » — « At harèy pas,  
« digout lou Jean. » — « At câou praco, digout la  
« Blanco. Quand sérèy couèyto à mé poudé tira lous  
« os, dé quéts os harâts io éscâlo én dé mounta su la  
« mountâgno bérdo oun és la poulo dam sous ûous.  
« Cadra pas éscarta nat os gros ni méndré dous més,  
« prâmo qu'aprèts bous ésta sérbit dé l'éscâlo tourné-  
« rèy ço qué souy. »

Lou praoubé Jean poudèouo pas sé hà ûo résoun dé  
hézé bouri la Blanco qu'aymèouo et qu'èro ta bra-  
basso. D'éro mèmò saoutèt déns la cahoudèro oun sé  
counsumiscout Ah ! praoubés, plourèt ét lou Jean dé  
sé bésé sa Blanco én éstouffat ! Amassèt lous os, né  
hascout l'éscâlo, mountèt su la mountâgno bérdo  
amassa lous ûous et gaha la poulo, et s'éntournèt én  
léant tant l'y triguèouo dé tira la maynâdo d'aqué  
ourbâri. La maynâdo tournèt ço qu'èro pér aouanço.

« Là, l'y digout, mé manco lou pétit dit dou pè.  
« Quand séram à nosto, lou pay ba bous parla dé  
« maridatjié dam ûo dé sas hillos sans caousi ; sérèy  
« sus un lèy abarréjâdo dam ma sô et bous aourats

« mère ? Commence de partir pour la montagne verte? »  
— « Toujours moi, dit la jeune fille. » — « Ne te le fais  
« pas dire deux fois, lui dit la mère, et va vite ! » La  
jeune fille adroite partit avec la pitance.

Elle trouva le jeune homme inquiet : « Une fois cette  
« épreuve passée, nous sommes dégagés de tout, dit-  
« elle à Jean. Par dessous la colline il y a une chau-  
« dière ; nous allons la remplir d'eau ; quand l'eau  
« sera bouillante vous m'y ferez bouillir dedans. » —  
« Je ne le ferai pas, lui dit Jean. » — « Il le faut pour-  
« tant, répondit Blanche. Quand je serai cuite à  
« pouvoir en tirer les os, de ces os vous ferez une  
« échelle pour monter sur la montagne verte où est  
« la poule avec ses œufs. Il ne faudra pas écarter un  
« seul os gros ni petit des miens parce qu'après vous  
« être servi de l'échelle je reviendrai ce que je suis. »

Le pauvre Jean ne pouvait pas se résoudre à faire  
bouillir Blanche qu'il aimait et qui était si bonne.  
D'elle-même elle sauta dans la chaudière où elle se  
consomma. Ah ! pauvres ! pleura-t-il Jean de voir sa  
Blanche comme une daube ! Il ramassa les os, en fit  
l'échelle, il monta sur la montagne verte pour ramas-  
ser les œufs et prendre la poule, et il revint comme  
en volant tant il lui tardait de tirer la fille de ce chaos.  
La fille revint ce qu'elle était auparavant.

« Tenez, lui dit-elle, il me manque le petit doigt du  
« pied. Quand nous serons chez nous le père va vous  
« parler de mariage avec une de ses filles sans choi-  
« sir ; je serai sur un lit couchée avec ma sœur, et

« lous ouéils cluçhiats : nous pouyrats touca lous pès ;  
« mé counéchérats ént'âou pétit dit dé manco. »

Lou diablé counfus d'ous bésé arriba dam lous ûous digout âou Jean : « Té dîoui ûo dé mas hillos : té la  
« caousiras sans las bésé, tu cluçhiat, éros abarréjâdos  
« sou lèy ; ous y pouyras touca lous pès. »

Lou Jean atâou counéchout la Blanco, sé la préngout, et parlènt dé parti én dé s'ana marida à Bourdèou. La gouyâto digout âou Jean dé préngué à l'escudérîo lou chibâou rougé, prâmo qué lou blanc poudèouo pas prou courré én dé hugé. Jamais lou Jean pouscout déstaca lou chibâou rougé ; sé préngout lou blanc et partiscount.

Eront louy, louy, quand sé béygount séguits :  
« Baqui lou chibâou rougé, digout éro ; té bâou sanjia  
« én oubriè qué coupo pèyros ; lou chibâou séra la  
« pèyro et jou lou martèt.

Lou Jean coumencèouo dé coupa pèyro quand lou diablé arribèt dam soun chibâou rougé. « Cantouniè,  
« sé l'y digout, n'âts pas bis passa un gouyat dam ûo  
« gouyâto et un chibâou blanc ! » — « Sount pas  
« passats, digout lou Jean én tout tusta. » Lou diablé s'éntournèt counfus.

« Ous as pas troubats, l'y digout la fimèlo quand  
« s'éntournèt ? » — « Ey troubat un oubriè qué cou-  
« pèouo pèyros dam un martèt. » — « Aquét cantou-  
« niè, aquéro pèyro et aquét martèt qu'èront éts ;  
« tourno parti. »

Eront louy, louy : « Soum éncouèro séguits, digout

« vous aurez les yeux bandés ; vous pourrez nous toucher les pieds ; vous me connaîtrez à ce petit doigt qui manque. »

Le diable confus de les voir arriver avec les œufs dit à Jean : « Je te dois une de mes filles ; tu choisiras sans les voir, toi les yeux bandés, elles couchées ensemble sur le lit ; tu pourras toucher leurs pieds.

Jean ainsi reconnut Blanche, se la prit, et ils parlèrent de partir pour aller se marier à Bordeaux. La jeune fille dit à Jean de prendre à l'écurie le cheval rouge parce que le blanc ne pouvait pas assez courir pour la fuite. Jamais Jean ne put détacher le cheval rouge ; il prit le blanc et ils partirent.

Ils étaient loin quand ils se virent suivis ; « Voilà le cheval rouge, dit-elle ; je vais te changer en ouvrier casseur de pierres ; le cheval sera la pierre et moi le marteau. »

Jean commençait de couper la pierre quand le diable arriva avec son cheval rouge : « Cantonnier, lui dit-il, vous n'avez pas vu passer un jeune homme avec une jeune fille et un cheval blanc. » — « Ils ne sont pas passés, dit Jean en frappant toujours. » Le diable s'en revint confus. « Tu ne les as pas trouvés, lui dit sa femme quand il rentra. » — « J'ai trouvé un ouvrier qui cassait des pierres avec un marteau. » — « Ce cantonnier, ces pierres et ce marteau c'étaient eux : repars. »

Ils étaient loin, loin : « Nous sommes encore suivis,

« éro ; bâou cambia lou chibâou én glèyzo, tu én  
« curè, jou én aouta. » At hascout ; lou diablé éspièt ;  
ous counéchout pas.

Sa hémno hascout bitos : « Y bâou jou, sé digout. »  
Ous gahèt proché dé Bourdèou. Susprés séjittènt déns  
un céméntèri én tout sé ségna. La may raoujouso ous  
y boulout perségui ; s'arréstèt déns lou sacrat énréjido  
coumo un pachèt. Lous aoutés partiscount. Quand  
éstènt prou louy la gouyâto délibrèt sa may qué parlèt  
plus d'ous perségui.

A Bourdèou éro l'y récoumandèt dé sé décha pas  
émbrassa à sas géns, prâmo qué s'at hazèouo sé  
débrémbera pas d'arré. Mais pér tant qu'ous y âoussé  
démangat dé s'én pribà, sa may pèndènt qué drou-  
mîouo, lou poutouéjèt à bouléntat. Quand sé déchidèt  
sé soubéngout pas mèy ni dé la Blanco ni d'arré.

La Blanco labéts sé hascout dé las mê alégrantos et  
bèros, et mountèt un établissemént én dé grand'  
dépénsos et tantêcos. Lous gouyats s'éngragnènt  
doun sabènt qué y aoué bous dinnas et la mê bèro  
jouénéso dé Bourdèou. Atâou la Blanco tournèt bésé  
lou Jean. Bèngout aqui dam dus camarâdos tricou-  
tants ; la counéchout pas ; éro l'abisèt aoustalèou.

Lous camarâdos parlènt pas qué péguéssos : lou Jean  
éstèt brabé. Ero digout âous dus dé tourna un sé  
cadun, souléts ; digout âou Jean dé tourna déns très  
jours.

Lou léndouman boutèt lou qui bèngout à draoubi et  
à barra un countrobènt, atâou touto la nèyt dinc' âou  
souréil léoual.

« dit-elle ; je vais changer le cheval en église, toi en « curé, moi en autel. » Elle le fit ; le diable regarda, ne les connut pas.

Sa femme fit les vies ; « J'y vais, moi, dit-elle. » Elle les atteignit près de Bordeaux. Surpris ils se jetèrent dans un cimetière en se signant. La mère furieuse voulut les y poursuivre ; elle s'arrêta dans le cimetière raide comme un échelas. Les autres partirent. Quand ils furent assez loin la jeune fille délivra la mère qui ne parla plus de les poursuivre.

A Bordeaux elle lui recommanda de ne pas se laisser embrasser par les siens, parce que s'il le faisait il ne se souviendrait plus de rien. Mais pour autant qu'il leur eût demandé de s'en priver, sa mère, pendant qu'il dormait, l'embrassa à son plaisir. Quand il se réveilla il ne se souvint plus de Blanché ni de rien.

Blanche alors se fit des plus distinguées et belles, et ouvrit un établissement pour de grandes dépenses, des banquets. Les jeunes gens se tournèrent là où ils savaient qu'il y avait de bons dîners et la plus belle personne de Bordeaux. Ainsi Blanche revit Jean. Il vint là avec deux camarades libertins ; il ne la connut pas ; elle le reconnut aussitôt.

Les camarades ne parlèrent que de légèretés ; Jean fut convenable. Elle dit aux deux de revenir un soir chacun, seuls ; elle dit à Jean de revenir dans trois jours.

Le lendemain elle mit celui qui vint à ouvrir et à fermer un contrevent : ainsi toute la nuit jusqu'au lever du soleil.

Lou léndouman boutèt l'aouto à planta un clàou dam un martèt, touto la nèyt, et souènt sé tustèt sous dils sans sé poudé tira qu'à punto d'aoubo.

Quand éstèt lou sé dou Jean, l'y birèt lou çhiarma-lôri. Aoustalèou, susprès récouéchout la Blanco : « Nous câou marida, digout éro, et nous quitta plus « qu'à la mort. » Atâou hascount et n'àount plus jamais déstours.

---

XLIX

**LOU HAYAN ET LOU MOUSSU**

---

Un cop lou hayan troubèt ûo bouso d'écus crounto lou paillé. Un moussu qué passèouo l'y panèt. Lou hayan labéts dé crida aprèts lou moussu : « Quiquiri-  
« qui, âou bouleur dé la mio bouso ! »

Sou camin sé troubèt lou loup : « Et qu'as, hayan, sé « l'y digout lou loup ? » — « Aquèt tros dé bourgés, « digout ét, qué m'a panat la bouso qu'aouèy trou-  
« bat ! » — « Bos qué t'aydi à lou gaha, digout lou « loup ? » — « Boli bién, digout lou hayan : bouto-té « pér débat ma couéto. » Et lou loup s'estujèt pér débat la couéto dou hayan.

Labéts lou hayan dé s'ésbérgina én dé courré et dé crida : « Quiquiriqui, âou bouleur dé la mio bouso ! » Sou camin troubèt lou rénard : « Et qu'as, hayan, « digout lou rénard ? » — « Aquèt béroy bourgés qué

Le lendemain elle mit l'autre à planter un clou avec un marteau, toute la nuit, et souvent il frappa sur ses doigts sans se pouvoir tirer qu'au point du jour.

Quand ce fut le soir de Jean elle lui enleva le charme. Aussitôt, surpris il reconnut Blanche : « Il faut nous marier, dit-elle, et ne plus nous quitter qu'à la mort. » Ainsi firent-ils et ils n'eurent plus d'ennuis.

---

## XLIX

### LE COQ ET LE MONSIEUR

---

Une fois le coq trouva une bourse d'écus contre une meule de paille. Un monsieur qui passait la lui prit. Le coq alors de crier après le monsieur : « Quiquiriqui, au voleur de ma bourse ! »

Sur le chemin il trouve le loup : « Et qu'as-tu, coq, lui dit le loup ? » — « Cette apparence de bourgeois, dit-il, m'a volé la bourse que j'avais trouvée ! » — « Veux-tu que je t'aide à le prendre, lui dit le loup ? — Je veux bien, dit le coq, mets-toi par dessous ma queue. » Et le loup se cacha sous la queue du coq.

Alors le coq de s'empresse à courir et de crier : « Quiquiriqui, au voleur de ma bourse ! » Sur le chemin il trouva le renard : « Et qu'as-tu, coq, lui dit le renard ? » — « Ce charmant bourgeois m'emporte ma